Éditorial

Cécile Leguy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/834>

DOI : 10.4000/clo.834

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 7-15

ISBN : 978-2-85831-188-0

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Cécile Leguy, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 66 | 2009, mis en ligne le 24 février 2012, consulté le 02 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clo/834> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.834>

Ce document a été généré automatiquement le 2 juillet 2021.

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Éditorial

Cécile Leguy

- 1 Depuis 1976, les *Cahiers de Littérature Orale* proposent, au rythme de deux numéros par an (ou parfois d'un numéro double), des textes de réflexion, des études ou des témoignages consacrés aux productions de l'oralité. Initiée par un petit groupe de chercheurs passionnés, dirigée depuis le départ par Geneviève Calame-Griaule, la revue s'est définie comme « un lieu d'expression et de rencontre pour tous ceux qui travaillaient dans le domaine de l'oralité » (cf. Calame-Griaule, 1996, 17) et est vite devenue un outil incontournable pour tous les spécialistes de littérature orale, qu'ils soient chercheurs ou professionnels. Le succès ne s'est pas démenti au fil des ans et les *CLO* sont toujours la première revue de l'INALCO en nombre de tirages et d'abonnements.
- 2 Le succès a son pendant et les tous premiers numéros, de facture artisanale, sont complètement introuvables. Il a ainsi semblé pertinent au comité de rédaction de sortir de l'oubli certains des textes qui, lors de leur publication, avaient tout particulièrement été appréciés des lecteurs, et qui pouvaient être relus avec profit et bonheur. Il a fallu cependant faire des choix, car nombreux sont les articles publiés dans les premiers numéros qui ont eu un écho durable et sont encore régulièrement cités¹.
- 3 Le travail de la mémoire a souvent fait l'objet de la réflexion des spécialistes de l'oralité et un précédent numéro des *Cahiers de Littérature orale* avait été consacré aux « Voies de la mémoire » (*CLO* n° 43). Dans le présent numéro, c'est notre propre mémoire que nous sollicitons, par la voie de l'écriture, pour reprendre le fil de certaines réflexions et ne pas oublier l'importance de ce qui se transmet d'une génération à l'autre. Les textes publiés dans les tous premiers numéros de la revue résonnent encore dans nos préoccupations actuelles, ils nous émeuvent ou nous font rire, ils nous donnent encore à penser.
- 4 C'est tout naturellement un texte initialement publié dans le tout premier numéro des *CLO* par Geneviève Calame-Griaule qui inaugure ce volume. L'auteur y propose l'analyse de versions africaines du conte des « Deux Filles », l'un des contes-types les plus répandus à travers le monde. Le caractère initiatique du récit ne fait pas de doute : il présente l'itinéraire de deux personnages, une bonne fille qui accomplit tout ce qui doit

l'être, sait se comporter face aux gens qu'elle rencontre, respecte la vie sous toutes ses formes et revient de son périple comblée de richesses, tandis que le deuxième personnage, la mauvaise fille, fait tout de travers, est irrespectueuse et refuse toutes les tâches qui lui sont confiées pour finalement revenir misérable et chargée de détritus. Explorant la portée symbolique des différents éléments intervenant dans ce conte, et dans d'autres récits aux motifs semblables, Geneviève Calame-Griaule nous entraîne dans un monde où pour grandir, il faut accepter de quitter sa famille et savoir prendre sa place dans la société, mais surtout où il faut conquérir la fécondité si valorisée dans le contexte ouest-africain. Or, la conquête de la fécondité par une nouvelle génération se fait aux dépens de la génération vieillissante, qui n'est pas toujours prête à céder sa place. Les rituels initiatiques, auxquels renvoient ces récits même quand on a cessé de les pratiquer, sont alors la marque du pouvoir des anciens qui savent faire entendre aux fortes têtes qu'elles prennent un mauvais chemin. Ce texte sut être moteur d'une nouvelle approche de la littérature orale et l'on peut lire, dans les travaux collectifs édités sous le titre *La fille difficile* (Görög-Karady et Seydou, 2001) par exemple², combien celle-ci fut fructueuse.

- 5 Dans « Un amour de serpent », Jacques Dournes³ nous entraîne ensuite dans une réflexion sur l'amour et la mort, à partir de l'étude d'un corpus de récits mythiques de la péninsule indochinoise. Voyageant d'un récit à l'autre et d'une société indochinoise à l'autre, Dournes explore le personnage du serpent et ses métamorphoses – ou plutôt de ses mues – en jeune homme séduisant. Ce faisant, il nous met en garde de retrouver, dans les divers récits cités, des motifs connus des corpus européens, envisageant les limites d'un comparatisme toujours quelque peu ethnocentrique et critiquant par la même occasion ceux qui, trop occupés à chercher le semblable, en oublient de prêter attention à tout ce qui diffère. C'est par une connaissance approfondie en immersion dans le contexte culturel que l'ethnologue peut proposer des pistes d'analyse, en tentant de comprendre les récits à la manière de leurs auditeurs habituels. Cet article a vertu à présenter une méthode de travail qui, tout en partant du terrain, cherche à comprendre l'universel. Jacques Dournes prend à son compte ici une des positions critiques fondamentales formulées par les ethnolinguistes sur le comparatisme, la création de la revue ayant suivi de quelques années l'émergence du courant de l'ethnolinguistique en France.
- 6 Le Tryphon coupé, *daimon* des vignes, des arbres fruitiers et des loups, nous introduit à certaines pratiques populaires de la Bulgarie rurale. Si la légende relate avec humour comment, parce qu'il avait insulté la Vierge, il s'est lui-même tranché le nez comme on coupe un sarment de vigne, sa destinée rythme avec sérieux les fêtes du printemps. Assia Popova nous entraîne dans ce qu'elle qualifie elle-même de « fouillis de coutumes, de croyances, de gestes et de ouï-dire », où les pratiques populaires orthodoxes font écho aux mythes de la Grèce Antique. Le geste de Tryphon, compris comme une sorte d'autopunition face à un désir incestueux, appliqué aux plantes, devient un acte de fécondité et ouvre la porte à toute une logique inversée où la Vierge est patronne des loups et le Carnaval muet.
- 7 Micheline Lebarbier présente deux variantes, recueillies par ses soins, du premier conte du cycle du fameux Păcală, héros – ou antihéros – des contes facétieux roumains qui s'enorgueillit de contreexploits et ponctue les récits de ses réflexions absurdes. Comparé à d'autres héros facétieux européens, Păcală présente des similitudes : il joue des tours à ses ennemis à l'instar de Till l'espiègle – mais ses victimes sont plus

précisément des personnes qui enfreignent les lois sociales et méritent toujours un peu ce qui leur arrive – et par bien des points, il ressemble à Nasredin Hoca, le célèbre héros des contes facétieux turcs. Il se fait le porte-parole de la critique sociale et permet à chacun, le temps du conte et sur le ton de l'absurde, d'envisager un monde différent fondé sur d'autres vérités.

- 8 Si une majorité des textes choisis pour ce numéro d'archives sont teintés d'humour, l'article de Bernard Juillerat⁴ traite directement de ce sujet sur le mode très sérieux d'une réflexion sur « Humour et transgression dans la littérature orale d'une société de Nouvelle-Guinée ». Bernard Juillerat montre dans ce texte combien, chez les Eri de Nouvelle-Guinée, l'humour est d'abord une question de transgression. Ce qui dans la vie réelle pourrait être vécu comme dramatique entraîne, dans le récit, des réactions de défoulement manifestées par le rire. Vol, duperie, adultère, vol du fiancé d'une fille par sa propre mère... sont autant d'épisodes qui, dans les contes, prendront une tournure comique qu'ils ne sauraient atteindre dans la réalité. Mais la transgression s'exprime également au niveau du langage lui-même, par divers procédés sémantiques : déplacements métonymique, recours aux métaphores, répétitions. Juillerat montre, à partir de nombreux contes cocasses dont il nous fournit de longs résumés, que les sujets les plus propices à faire rire sont dans ce contexte les relations de parenté, la sexualité, la pollution et l'alimentation, ce qui n'est pas très éloigné de ce qui provoque le rire d'un Occidental au théâtre ou au cinéma. Il défend alors l'idée d'une universalité du comique, même si une certaine compétence culturelle est requise pour comprendre la manière dont le comique s'exprime dans chaque contexte particulier.
- 9 En compagnie de Margarita Xanthakou, nous passons du registre comique au tragique avec une étude de *miroloyia*, chants funèbres maniotes (Sud de la Grèce). Si la mort est mise en scène dans ces chants de circonstance, on y lit également le récit des rivalités ancestrales entre familles et l'attachement des femmes à ceux de leur sang, qui les rend capables de tuer un mari pour venger un frère. L'idéologie dominante privilégie la consanguinité sur l'affinité dans ce contexte, et les paroles des chants renforcent cet aspect en mettant en scène des femmes qui rendent elles-mêmes justice à leurs affins, événement exceptionnel dans la réalité, mais mis en exergue et fortement valorisé par le chant. Comme le montre la légende d'Areti, évoquée dans un chant funèbre comme dans différentes versions contées, l'alliance est dangereuse et le mariage d'une fille avec un étranger peut mettre en péril ses consanguins. La légende ne fait que porter à son paroxysme un idéal maniote à peine voilé : la vie serait tellement plus simple si la sœur pouvait épouser son frère, si l'on pouvait rester « entre soi ».
- 10 Paulette Roulon et Raymond Doko s'intéressent de leur côté aux modalités de l'acquisition de l'art de bien parler dans un contexte où le goût pour les paroles imagées est tout particulièrement prononcé, chez les Gbaya 'bodoé de Centrafrique. La « parole pilée » est celle dont le sens est à entendre derrière les mots énoncés. Dès l'enfance, on apprend à comprendre puis à dire de telles paroles, dans un processus progressif qui mène de l'inversion au proverbe. Savoir manier la parole est le moyen de respecter son interlocuteur et de lui éviter toute honte. Comme dans beaucoup d'autres sociétés africaines, on voit ici que ce qui est dit importe moins que la manière de le dire. Les auteurs de l'article cherchent alors à comprendre le fonctionnement de ces « paroles pilées », dont la structure binaire est un élément constitutif, tant des formules retenues par l'usage que des proverbes que chacun peut inventer pour exprimer sa pensée propre. Le rythme de cette parole pilée qui mêle les mots comme

on prépare une sauce invite à prendre le temps de déguster de bonnes paroles, et d'en composer soi-même, dans cette société où l'art de bien parler rivalise avec l'art culinaire (Roulon, 2001).

- 11 L'article proposé par Barbara Glowczewski nous entraîne dans une analyse comparative entre un mythe et le rituel territorial correspondant, à partir d'un mythe masculin recueilli par N. Peterson chez les Walpiri (Warlpiri) d'Australie. Ce récit met en scène un personnage du nom de Wadaingngula venu de la région voisine des Pintubi qui a pour particularité d'être doté d'un pénis surdimensionné, terminé par une fourche comme la langue d'un serpent, organe dont il peine à maîtriser tant la taille que l'appétit. Menaçant l'endogamie tribale des Walpiri, ce personnage monstrueux, féminin par certains aspects comme le montre Barbara Glowczewski, focalise la peur envers la magie amoureuse dont disposent les femmes pour séduire les hommes d'un autre groupe tribal que le leur. Comme tout étranger, Wadaingngula est autant irresponsable par ignorance que dangereux. Surprenant un groupe de femmes occupées à danser, il est finalement anéanti quand elles s'attaquent à son pénis géant avec leurs bâtons à fouir. En défendant leur propre corps, c'est finalement le territoire tribal que les femmes protègent des agressions extérieures. Barbara Glowczewski montre comment il faut lire ce mythe en le comparant aux rituels et cérémonies de « règlement de conflit », comme une invitation à respecter la loi de l'endogamie tribale tout en incitant à la solidarité.
- 12 Les chants parodiques analysés par Jean Derive nous invitent enfin dans un monde où le comique se fait paillardise et où l'humour frise l'irrévérence. Énoncés par des personnes d'origine captive, souvent des femmes – donc de la plus basse condition qui soit dans cette société dioula de Kong (Côte d'Ivoire) fortement stratifiée – ils détournent les modalités habituelles de l'expression littéraire, modifient le lexique des proverbes et des panégyriques, caricaturent les chants cérémoniels en se moquant du marabout à l'occasion des grandes fêtes religieuses. Les textes recueillis, comparés avec les originaux parodiés, sont le signe de la rivalité qui persiste entre hommes libres et descendants d'esclaves, ces derniers trouvant ainsi le moyen d'exprimer leur acrimonie en réclamant, par exemple, le « prix du sexe » à l'homme libre qui a pris pour maîtresse une femme d'origine captive. Comme le fait remarquer Jean Derive, ce qui peut étonner est le fait que ces chants de captifs, particulièrement obscènes et irrespectueux, soient énoncés face à ceux dont ils se moquent, souvent à l'occasion de fêtes ou de cérémonies tout à fait sérieuses, de manière particulièrement effrontée. Tournant en ridicule les fondements culturels de leurs anciens maîtres, les descendants d'esclaves n'exprimeraient-ils pas ainsi, dans une sorte de défoulement partagé, les paroles que les autres ne peuvent se permettre, mais qu'ils laissent apparemment dire non sans un certain plaisir ?
- 13 Ces différents textes font écho aux préoccupations actuelles des chercheurs en littérature orale. Nous retrouvons par exemple dans les articles de Calame-Griaule, de Dournes, de Xanthakou ou encore de Roulon-Doko, des interrogations méthodologiques qui peuvent être mises en perspective avec les articles publiés dans le numéro consacré récemment aux « Pratiques d'enquêtes » (n° 63-64, 2008). D'autres articles, interrogeant la transgression sur un mode humoristique – ceux de Lebarbier, de Popova, de Derive et de Glowczewski, ainsi que celui de Juillerat – semblent annonceurs du numéro actuellement en préparation sous la direction de Micheline Lebarbier (2012) qui sera

consacré aux « Interlocutions périlleuses ». Gageons que vous, lecteurs, éprouverez autant de plaisir que nous à (re)lire ces textes.

BIBLIOGRAPHIE

BIEBUYCK, Brunhilde, BORNAND, Sandra et LEGUY, Cécile, 2008, Pratiques d'enquêtes, *Cahiers de littérature orale*, n° 63-64.

BELMONT, Nicole, CALAME-GRIAULE, Geneviève (dir.), 1998, Les voies de la mémoire, *Cahiers de littérature orale*, n° 43.

CALAME-GRIAULE, Geneviève, 1996, Éditorial, *Cahiers de Littérature orale*, n° 39-40.

Görög-Karady, Veronika et Seydou, Christiane, 2001, La fille difficile. Un conte-type africain, Paris, CNRS Éditions.

ROULON, Paulette, 2001, *Cuisine et nourriture chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan.

NOTES

1. Nous n'avons par exemple pas estimé nécessaire de rééditer l'article d'Yvonne Verdier, « Grands-mères, si vous saviez... le Petit Chaperon Rouge dans la littérature orale », publié initialement dans le n° 4 (1978) et réédité dans *Le Débat* en 1980, facilement consultable sur Internet. (<http://expositions.bnf.fr/contes/cles/verdier.htm>).

2. Cet ouvrage présente une recherche collective menée en grande partie par des chercheurs de l'équipe du CNRS qui, autour de Geneviève Calame-Griaule, ont travaillé à l'élaboration d'une nouvelle méthodologie spécifique aux textes de littérature orale, à partir d'un conte-type bien connu en contexte africain, le conte de « La Fille difficile ».

3. Membre fondateur des *Cahiers de Littérature Orale*, Jacques Dournes est décédé en 1993 dans le Gard où il s'était retiré. S'il a vécu pendant plus de vingt ans comme prêtre missionnaire des Missions Étrangères de Paris au Viêt Nam – principalement chez les Sré et chez les Jörai, populations autochtones des Hauts-plateaux du centre – il était également ethnologue et, après son retour en France en 1970, il a continué avec passion à faire connaître les populations auprès desquelles il avait vécu en devenant chercheur au CNRS.

4. Un volume du *Journal de la Société des Océanistes* en hommage à Bernard Juillerat, décédé en 2006, vient de paraître (n° 130-131, 2010).